

Ma contribution à la réflexion sur les trois prémisses de la Sémantique Générale.

*Patrick Hug, le 2 octobre 2005*

« Qu'est-ce que le Bouddha ? » demanda un élève à son maître.  
Le maître répondit : « la lune n'en finit pas de bouger et pourtant on en a une image fixe.  
Quand je vous dis « lune », vous vous représentez quelque chose, et pourtant elle n'est pas cette chose,  
parce qu'elle n'arrête pas de changer.  
Comprenez que l'esprit est limité, parce qu'il a besoin de capturer »  
Le mot est immobile, voilà la limite du langage. [ref 1]

La Sémantique Générale n'est pas le Zen, et réciproquement. Mais je crée quelques similitudes - et aussi quelques différences - entre ma pratique de la Sémantique Générale et ma pratique du bouddhisme Zen-soto.

Pour ce qui concerne les similitudes, j'y vois dans l'une et dans l'autre des enseignements guidés par des phrases (phrases de l'enseignant, phrases dans un livre, phrases lors d'un séminaire, etc..). Ces phrases, le sens que je leur donne, structurent - ou pré ou post structurent - mes expériences « silencieuses ». Elles ne les remplacent pas. Du moins pas quand je veux ou dois apprendre quelque chose de nouveau. Je dois en faire l'expérience « organique », par moi-même ; les biologistes diraient « de façon ontogénétique ». Les anglais en disant « en l'expérientçant ». J'accepte ce néologisme dans ce texte pour vous avertir de ceci : quand vous expérimentez quelque chose, vous le vivez ici-maintenant, pleinement, organiquement, etc.... Expérierer n'a rien de commun avec l'illusion de savoir quelque chose parce qu'on l'a seulement conceptualisé, uniquement « dans sa tête », en réactions sémantiques à des phrases dites ou lues. Les « intellos » se nourrissent de cette illusion, et vous constaterez les intellos peuplent la Terre !

D'ailleurs, pourrait-il être autrement qu'expérierer pour apprendre quelque chose de nouveau ? Non. Dans son ouvrage « l'inscription corporelle de l'esprit », [ref 2], Fransisco Varela introduit le concept de l'énaction comme de la cognition incarnée [il donne à « énaction » cette définition : faire émerger de la signification sur le fond d'un arrière plan de compréhension]. Comment comprendre cela ?

Je renvoie à l'expérimentation décrite dans de nombreux manuels de psychologie. Cela se passe avec des bébés animaux ( par exemple avec des chats nouveaux nés) : deux chatons d'une même portée sont nourris dans le noir total. À certains moment de la journée, toujours dans le noir total, on les attache à un manège constitué d'une tige pouvant tourner sur un axe. À l'une extrémité de la tige se trouve une nacelle, et à l'autre un attelage. L'un est fixé dans une nacelle, l'autre à l'attelage. Le chaton qui est à l'attelage décide de ses déplacements, certes circulaires, qui au passage entraînent le manège, et donc le chaton de la nacelle, qui lui subit les mouvements du premier. Le manège est placé au centre d'une pièce cylindrique, dont la paroi est peinte en blanc avec des lignes verticales noires. Quand on allume la lumière, les chatons ne peuvent voir que cette paroi blanche et rayée verticalement de noir. En effet, les expérimentateurs ont équipé les deux chatons sont d'une collerette, qui les empêche de voir autre chose que le mur rayé. L'expérience dure plusieurs jours. Les deux chatons voient théoriquement la « même » chose, mais ne l'expérierer pas de la même façon ; celui de l'attelage l'expérierer par la vue et les mouvements de son corps, celui de la nacelle uniquement par la vue. Dès qu'on les libère, on constate que le chat entravé dans la nacelle ne voit pas les obstacles, l'autre si. Celui qui bougeait a pu comprendre les lignes aux murs, l'autre non. Celui de la nacelle, dès lors qu'il pourra associer vue et mouvement, apprendra également à vivre sainement les lignes verticales

Or, comment faisons-nous pour apprendre en tant qu'adultes ? On définit souvent l'intelligence comme la façon dont nous prédisons une solution à un problème actuel en nous servant des solutions antérieures que nous avons mémorisées.

Hors cette intelligence nous dessert pour expérierer des situations réellement nouvelles, chaque fois que nous sommes convaincus que nous pouvons élaborer la réponse à la question en suspens uniquement avec des phrases et des références à nos expériences antérieures, aucune ne renvoyant d'ailleurs à ce qui ce passe ici-maintenant.

J'ai constaté, autant en Sémantique Générale qu'en zen, que bon nombre de « disciples » réclament ou exigent, pour pouvoir démarrer dans le séminaire cette connaissance a priori de ce qui va se passer, sans l'avoir expérimentée. Ils exigent que je leur dise « ce que c'est que la Sémantique Générale », (qui n'a pas entendu au premier tour de table : « je ne sais pas comment entrer dans ce séminaire, par ce que vous ne m'avez pas dit ce que c'est que la Sémantique Générale »).

Ils exigent une connaissance avec leur corps entravé par eux-même sur leur chaise. Or je sais, mais cela a été aussi étudié par d'autres, qu'agir dans la vie sur la base de ses choix cognitifs prématurés (Réf 4) n'est pas, et de loin, la meilleure option pour son sain développement et même sa survie.

Je constate que bon nombre de personnes entrent dans la question « le cul collé à leur chaise, quasiment paralysé du reste corps », (la maladie de la culplombite, disait Henri Landier), et veulent comprendre la Sémantique Générale dans cette posture corporelle. Mais la compréhension du disciple se situe ailleurs qu'à ces niveaux *intensionnels* (je dis parfois en séminaires ou dans l'entreprise « le cerveau dans le bocal de la boîte crânienne, comme le cornichon dans le bocal de verre... ). Elle se situe dans la subtile alchimie l'expérimentation-des-paroles-de-l'autre.

À quoi sert le langage ? on sait aujourd'hui qu'il fonctionne en outil (comme pointeur des choses concrètes ou abstraites, comme outil à provoquer des représentations, au Time Binding disait Alfred Korzybski, à la mémétique disent les scientifiques actuels) et comme moyen de se positionner dans le groupe social, etc..

Pour ce qui me concerne dans ce papier, je choisis d'en parler sous l'angle dont Boris Cyrulnik l'explique dans ses ouvrages. Le langage vient entre vingt et trente mois. Avant l'âge de vingt mois, l'expérimentation montre l'existence de deux phases chez l'enfant. On place dans le champ de vision un objet que l'enfant désire mais qui est hors de sa portée. Jusqu'à un certain âge, il va tendre ses mains pour essayer, en vain, d'attraper l'objet convoité, puis, frustré de ce qu'il ne l'obtient pas, entre en colère. Quand il arrive à une maturité suffisante, il babille, ne parle pas encore, mais un jour pointe le doigt, ou la main vers l'objet convoité **ET** pointe son regard dans les yeux d'une personne (un parent, etc..) qu'on appelle « sa figure d'attachement ». La personne d'attachement lui donne alors l'objet convoité, et très rapidement, le langage s'installe. Ce comportement de pointage vers un objet concret pour interpeller la personne qui a le pouvoir de le donner constitue le précurseur du langage, qui agit d'abord comme une fonction économique du comportement : un mot remplace utilement les pointés du doigt et du regard. Ça se passe au début du vingtième mois. Vers le trentième mois, l'enfant peut désormais aussi pointer par le langage des « choses » qu'il ne peut plus pointer par le doigt « gentil, peur, méchant, bobo », etc.. ; Je m'efforce, en séminaire, d'utiliser mon langage pour pointer d'abord des expériences à mes stagiaires, puis de temps à autres, je structure ce que j'infère que les participants ont vécu dans le cadre théorique d'Alfred Korzybski.

À l'illumination du moine zen, au détour d'une phrase, d'une situation, etc. correspond l'illumination du moine sémanticien généraliste, au détour d'une phrase, d'une situation, etc.

Pour comprendre à ma façon les phrases érigées en prémisses par A. Korzybski,

- ✓ Une carte n'est pas le territoire qu'elle représente
- ✓ Une carte ne représente pas tout le territoire
- ✓ Une carte est autoréflexive

j'invite à prendre conscience pour commencer en douceur, qu'une **carte n'existe pas** ...

Le papillon qui vole écrit dans l'air le mot « rien »  
Mais ce mot-là existe-t-il vraiment ? [ref 1]

...du moins pas à tous les niveaux possibles du verbe multi-ordinal « exister ».

Une carte n'existe pas dans l'absolu, **mais je** crée une carte. Tout comme je décide du structurel différentiel comme d'une carte de du processus de connaissance, carte utile et puissante, surtout quand je l'exploite avec ma verbalisation et mes mains et le reste de mon corps à ma compréhension des situations verbales ou autres que je cherche à élucider, mais carte tout de même à laquelle s'applique d'ailleurs conjointement et inexorablement les trois prémisses d'Alfred.

La carte n'existe pas davantage que n'existe le bruit d'un arbre qui se fait foudroyer, si personne n'est là pour l'entendre.

**Une carte n'existe pas s'il n'y a personne pour s'en servir comme telle, consciemment ou inconsciemment.** C'est à dire pour y reconnaître un *quelque chose* tenant lieu de territoire et dont elle peut se servir pour savoir comment elle va agir sur le dit territoire.

Dans le fond, ce qui **fait** la carte renvoie à l'usage de ce qu'en fait celui qui l'utilise, et qui y trouve plus ou moins de la similarité de structure avec ce sur quoi il a un projet et veut agir.

Il n'y a pas plus de cartes dans l'absolu que de bruit dans le désert, mais chacun construit continuellement **ses** cartes, c'est à dire **ce** (le matériau mental) **à partir de quoi** il va faire « sens » pour agir sur ça, ça renvoyant à un « territoire ».

Gérard Fouriez explique [ref 3] :

*« Que veut dire l'épistémologue en affirmant qu'une carte est une représentation d'un territoire ? Qu'elle nous le présente et qu'elle peut tenir sa place lors des discussions, dans certains contextes. La carte est comme l'ambassadrice du territoire : elle le rend présent. Elle propose un discours organisé et des symboles articulés au lieu de cette infinité d'impressions informes qu'on avait appelé le « territoire ». en définissant les signes et les concepts de la carte, le ou la cartographe structure une vision du territoire. En conceptualisant le territoire, les cartographes le rendent, au sens propre, présentable. Connaître, dans e cas de connaissance que l'on dit représentative, consiste à produire une représentation et à pouvoir l'utiliser. Et sur ce point l'analogie de la carte peut aller plus loin. En tant que modèle interprétatif et simplificateur, le souci d'une carte, si l'on peut se permettre cette image, n'est pas d'être vraie mais d'être pertinente face à une situation et un projet d'action (F. Varele, 1989). Une carte – comme toute représentation du monde – est valable pour certains objectifs et pas pour d'autres. Sa valeur n'est donc pas absolue (c'est à dire « sans liens ») mais relative à des projets et à un contexte. Elle est donc valable ou pertinente en fonction de projets »*

Le terme « représentation » est utilisée de trois façons au moins :

- ✓ Certains voient la représentation comme un miroir de la réalité, la réalité en plus compact (c'est le sens le plus populaire et c'est l'idéologie de beaucoup de chercheurs qui véhiculent une idéologie positive empirique). Cette perspective situe à la source de la représentation le désir d'imiter le réel plus que le re-présenter).
- ✓ Certains voient la représentation comme l'opinion que les gens ont de la réalité, avant leur instruction (ce sont les préconceptions des didacticiens : les conceptions dites spontanées). Ils voient les représentations comme les idées que les gens ont de la réalité, idées qui les conditionnent dans leurs actions : on n'agit pas en fonction de la réalité mais en fonction de l'image qu'on en a (Moscovici, 1977)
- ✓ Certains ensuite voient la représentation comme ce qui peut, dans le débat, tenir la place de la réalité...(le point de vue des mathématiciens, des sciences politiques, des épistémologues et sociologues des sciences, et le nôtre) ; ici les représentativités n'imitent pas le réel, elles sont un tiers objet (comme une carte routière). C'est le point de vue qui doit être développé.

Les phénomènes de l'arbre n'existent pas au niveau de « bruit » si je ne suis pas là pour les entendre comme « bruit ».

Les phénomènes mentaux ou autres n'existent pas au niveau de « carte » si je ne suis pas là pour les utiliser comme « carte ».

Les utilisateurs de cartes co-crésent les cartes qu'ils utilisent, même si elles leur semblent venir d'en dehors d'eux.

Une des difficultés dans la compréhension des trois phrases qu'A. Korzybski a érigées en prémisses vient du fait, à mon sens, de leurs formulations.

A. Korzybski les a formulées dans un langage Aristotélien. Il leur a donné des propriétés en dehors de nous, comme si elle avait une existence absolue. Il n'a pas mis en scène l'utilisateur de la carte conjointement avec le cartographe. Il a parlé en termes statiques, et pas en processus. Car l'utilisateur de la carte d'un autre ne peut pas faire autrement que re-crée par lui-même la carte quand il l'utilise.

Si vous dessinez deux rectangles bleus, et que vous entourez l'un d'un cadre rouge, l'autre d'un cadre jaune, les deux bleus vous paraissent différents

Mais si vous regardez le rectangle bleu seul, voyez-vous son cadre bleu ? et en quoi ceci change votre perception ?

Je ne peux pas séparer les trois prémisses que je vis comme interdépendantes et cohérentes :

- ✓ Mes cartes ne sont pas les territoires qu'elles représentent
- ✓ Dans mes cartes, je ne trouve pas tout le territoire. Je n'y trouve que ce que qui intéresse mon projet, et par le processus abstraitif de la représentation, des choses qui n'ont rien à voir avec le territoire et qui peuvent influencer mes décisions. (Korzybski disait que les cartes sont sous définies *extensionnellement* et sur-définies *intensionnellement*)
- ✓ Quand j'utilise une carte, j'en suis aussi d'une certaine façon le cartographe, créant « ma réalité<sub>ici-maintenant</sub> ». Je peux appliquer le processus à lui-même, sans fin, créant les situations verbales multi-ordinales, mais aussi je prends conscience que je fais partie du processus, sans fin, etc.

[Réf 1] « recueil tch'an du crabe à huit pattes », éditions You-Feng ISBN : 2-84279-074-X

[Réf 2] « l'inscription corporelle de l'esprit », [Seuil, ISBN 2-02-013492-6, année 1993]

[Réf 3] « apprivoiser l'épistémologie » [ISBN 2-8041-4322-8, éditions de boeck, 2003]

[Réf 4] « l'esprit en éveil (pour échapper aux pièges des préjugés et des conditionnements) », Ellen Langer, InterEditions [ISBN 2-7296-0319-0, 1990]